

Jiří Hnilica : *La France dans la formation des élites tchécoslovaques 1900 – 1950*. Thèse de doctorat en cotutelle. Université de Paris I, Panthéon Sorbonne, UFR 9 - Université Charles de Prague, Faculté de Pédagogie. 727 p., annexes comprises.

La thèse de Jiří Hnilica qui entend être « avant tout [une] contribution à l'histoire culturelle » (p. 12) couvre une époque de bouleversements politiques pendant laquelle les Pays tchèques se trouvaient au cœur de ces événements.

L'ouvrage est bien structuré, divisé en trois parties principales (*Le cadre de la formation, Les institutions françaises en Tchécoslovaquie, La Formation en France*) dont chacune est composée de deux ou trois chapitres ; ceux-ci minutieusement structurés en sous-chapitres.

Les bornes chronologiques de la thèse de M. Hnilica correspondent aux années 1900 pour le début et 1950 pour la fin, ce qui témoigne de sa volonté de dépasser la périodisation « politique » ambiguë de l'histoire des Pays tchèques. En outre, en inscrivant ainsi son sujet dans la « durée », il axe résolument ses travaux sur le plan culturel.

L'époque-clef y est la Première république et cela pour trois raisons qui posent également trois questions fondamentales : Comment un État peut-il assurer son influence sur un autre en formant les élites ? Comment cette influence fut-elle envisagée en France ? Comment, enfin, a-t-elle été intégrée en Tchécoslovaquie (p. 12) ? C'est là que l'auteur applique les approches méthodologiques de l'histoire culturelle : cette culture est en effet le champ d'action des élites tchécoslovaques, bien définies, grâce aux travaux de Ch. Charles, aux pages 14 et 15.

Bien que l'on ne puisse pas dire que le sujet choisi vienne combler un vide bibliographique total (voir la bibliographie soigneusement élaborée dans le volume II), les efforts de M. Hnilica de rassembler la plus grande variété de sources possible, orales comprises (je renvoie par exemple à la large enquête réalisée parmi les anciens étudiants des lycées français de Prague, de Dijon et de Nîmes) sont dignes d'éloge. Ainsi, la thèse est-elle fondée sur une base bibliographique remarquable, contenant des sources non publiées, souvent inconnues jusqu'ici. L'auteur a de surcroît dépouillé une quantité de sources imprimées et un grand nombre de monographies concernant l'histoire politique et sociale, l'histoire des élites, ainsi que des ouvrages méthodologiques.

La première partie intitulée *Le Cadre de la formation* rend compte de la présence réelle et symbolique de la France dans les Pays tchèques, alors que les relations politiques étaient inexistantes avant la création du consulat français de Prague en 1897. Le phénomène de la « francophilie tchèque » est un thème déjà bien connu, comme le montrent les divers travaux qui y furent consacrés par des chercheurs tant français que tchèques. M. Hnilica en a d'ailleurs une connaissance très approfondie qui lui permet de repérer - avec une érudition incontestable - des liens étroits entre la « politique » et la « culture » dans les relations franco-tchèques, du Moyen âge au XIX^e siècle, dans une démarche « historicisante » tout à fait louable. L'auteur a bien raison de souligner la vision stéréotypée, bien sûr erronée, de la rupture des rapports entre les deux pays après la bataille de la Montagne Blanche (1620) - il suffit de consulter les inventaires des bibliothèques nobiliaires des XVII^e et XVIII^e siècles ou de se plonger dans les comptes : non seulement on continue d'acquérir des ouvrages français, mais encore on fait appel à des précepteurs et des gouvernantes d'origine française dans les foyers de la noblesse tchèque.

L'auteur analyse ensuite finement la « francophilie tchèque », en cherchant les racines et les raisons. Il ne manque pas de signaler tous les obstacles causés par l'absence de politique étrangère tchèque indépendante. M. Hnilica voit dans le début du XX^e siècle le moment fondateur, dans la mesure où c'est à cette époque que les contacts ont commencé à s'intensifier, tout en insistant aussi sur l'importance de la Grande guerre, avec la naissance de la compagnie *Nazdar* et de la revue *Nation tchèque* qui était, du 1^{er} mai 1915 jusqu'en 1919, « l'outil d'informations le plus important traitant en français des problèmes tchèques et slovaques » (p. 60).

Il est possible de constater que le premier chapitre de cette partie constitue le vrai cadre épistémologique et méthodique pour aborder les sujets suivants : ainsi, le chapitre II (*La coopération officielle – regards croisés*) commence-t-il par aborder la situation de la première République tchécoslovaque. Suit la partie analysant la francophilie populaire (avec l'Alliance française comme vecteur principal) et l'orientation de la coopération culturelle officielle (accomplie par la déclaration de 1923 bien

que « vague et assez ordinaire » ayant « valeur plutôt symbolique », selon les dires de l'auteur, p. 112). Les deux chapitres sont documentés, entre autre, par des sources diplomatiques inédites, soigneusement analysées et interprétées par M. Hnilica. On peut alors constater que la langue française commence à jouer le rôle principal dans la coopération culturelle officielle, ce qui est remarquable dans le milieu universitaire et celui des écoles secondaires. Avec l'enseignement du troisième cycle, cette base pour la formation française des élites tchécoslovaques est, malgré certains obstacles et lacunes, complète. Les problèmes administratifs et, plus tard, économiques et politiques, constituent le revers de la médaille. A travers les documents étudiés, M. Hnilica a raison de constater que les étapes des relations culturelles tchécoslovaques « ne correspondent pas toujours avec l'évolution des relations politiques ou à l'évolution de la situation internationale » (p. 135). Même après les accords de Munich, « la France pouvait poursuivre son rôle de contrepois face à l'Allemagne, bien que dans de nouvelles conditions » (p. 151). Il fallut attendre la fin du mois d'août 1939 pour voir disparaître les dernières institutions française de l'ancienne Tchécoslovaquie.

La deuxième partie, intitulée *Les institutions françaises en Tchécoslovaquie*, présente le champ un recherches que l'auteur connaît très bien (voir sa publication *Francouzský institut v Praze 1920 – 1951 : mezi vzděláním a propagandou*, Praha 2009). Il y montre avec clarté comment les instituts français, celui de Prague compris, servaient de base à l'expansion culturelle. Aux côtés du lycée français de Prague, il préparait les étudiants tchécoslovaques à leur futur séjour en France. Une attention tout à fait légitime est consacrée à l'organisation de l'enseignement et aux cours de l'Institut (ceux qui étaient alors fermés avaient un caractère élitiste). L'auteur utilise alors abondamment les divers programmes, bulletins et rapport édités par l'Institut même afin d'en donner l'image la plus fidèle possible. L'auteur pose alors la question selon lui centrale de savoir quel impact l'Institut avait, avec ses cours, conférences et avec sa riche bibliothèque, sur le public et les autorités tchécoslovaques et se demande « dans quelle mesure l'Institut était-il intégré dans le système tchécoslovaque » (p. 194) ? Pour y répondre, l'auteur a minutieusement étudié les relations qu'entretenaient l'Institut avec l'Université Charles, l'École Polytechnique de Prague et les grandes écoles de province. Il a même dépouillé les livres d'inscription de l'Institut, ce qui lui a permis, entre autres, de retrouver les nationalités des étudiants de l'Institut (pp. 221 – 222). Toute une partie de ce chapitre est consacrée à l'histoire d'une école française de second degré. L'auteur a laissé de côté la crèche française et l'école maternelle française de Prague, ainsi que l'école primaire, pour axer son attention sur le lycée français de Prague, ses précurseurs, son développement et son importance, en rien diminuée par des frictions entre la direction tchèque et le personnel français.

La troisième et dernière partie de la thèse porte le titre *La formation en France*, et ce à juste titre : elle est focalisée sur les sections tchécoslovaques dans les lycées français - Dijon, Saint-Germain-en-Laye, Nîmes (là, l'auteur put renouer avec ses anciennes recherches, voir la publication *Histoire des sections tchèque et tchécoslovaques au lycée A. Daudet a Nîmes*, Montpellier, 2007) et Angoulême, cette dernière étant un peu différente. L'idée de créer de telles section vit le jour en 1919 comme une initiative pédagogique devant permettre de former la nouvelle génération tchécoslovaque. La « dégermanisation » et « la francisation » demeuraient, sous l'égide de F. Špišek (personne clef pour le sujet de M. Hnilica), les objectifs principaux de l'instruction donnée dans ces établissements français aux étudiants tchécoslovaques. Les mêmes buts furent suivis par la nouvelle armée tchécoslovaque née grâce l'aide importante de la mission militaire française. Une attention très spéciale est prêtée aux questions pratiques de ces œuvres : choix du lycée, bourses, recrutement des étudiants et objectivité de celui-ci. Les caractéristiques des élèves des sections tchécoslovaques aboutissent à une biographie collective révélatrice. Le chapitre suivant est centré sur les étudiants des Pays tchèques inscrits dans les universités françaises (et l'École libre des sciences politiques parisienne) ainsi que sur les jeunes artistes profitant des cours de beaux-arts à Paris. L'auteur n'a pas manqué d'analyser les problèmes apparus autour de la participation tchécoslovaque à la construction du Cité universitaire à Paris, ainsi que les relations entre l'Institut des études slaves, ce « pôle principal des relations scolaires tchécoslovaques en France » (p. 383), et les étudiants tchécoslovaques.

La troisième partie s'achève sur le chapitre *Épilogue : la rupture de la guerre*. L'auteur décrit les relations tchécoslovaques marquées par « le syndrome de Munich ». L'orientation politique et culturelle de la nouvelle république tchécoslovaque est profondément changée. La culture soviétique et la langue russe occuperont au fur et à mesure la première place ; pendant les premiers mois, un certain espace est encore laissé encore à la culture anglo-saxonne. L'auteur illustre bien ce changement par la citation d'un document diplomatique datant de juin 1945 : « Après la Première Guerre Mondiale, la société tchécoslovaque [...] accueillait avec enthousiasme tout ce qui se prononçait avec un peu d'accent français ; maintenant il fallait défendre la France et montrer qu'elle s'était mise à marcher sur la même route que la Tchécoslovaquie », (p.

451). Bien que certaines institutions soient établies après la libération de la Tchécoslovaquie, leur importance était affaiblie, leurs activités limitées et leur existence condamnée à la disparition.

Malgré les descriptions détaillées de toutes les œuvres entreprises de tel ou tel côté, les descriptions des événements, des actions, et autres situations, l'auteur ne perd jamais de vue le droit fil de son sujet, à savoir : quelle était l'influence française dans la formation des élites tchécoslovaques ? Quelles en étaient les étapes les plus importantes ? Quelle influence la politique des bourses avait-elle sur la formation des élites ? La *Conclusion* de sa thèse indique que Jiří Hnilica a trouvé la réponse à toutes ces questions.

En lisant ce texte captivant et inspirant, le lecteur pourrait se poser une question supplémentaire. Dans la mesure où il existe différentes définitions du mot **culture**, chacune reflétant les différentes théories visant à comprendre ou à évaluer l'activité humaine, il serait utile de savoir comment l'auteur saisit, justement, cette catégorie qui est l'un de ses instruments d'analyse.

Pour terminer, quelques remarques formelles concernant de petits problèmes dans le texte de la thèse:

p. 36 – pour Adalbertus Ranconis an Ericeo, il serait désirable de le compléter par l'équivalent tchèque – Vojtěch Raňkův z Ježova ;

p. 119 – Plzeň-Doudlevec plutôt que Plzeň-Doublevy ;

p. 137 – il aurait fallu préciser les lignes concernant l'exil de Beneš en 1938 : après son abdication, il s'est rendu à Londres, plus tard aux E. U., mais en mars 1939, il a déménagé à Londres où il est resté jusqu'à la fin de la guerre ;

p. 156 et 162 - peut-être Saint-Pétersbourg plutôt que Petrograd.

Ces remarques sont évidemment des points de détails qui ne diminuent en rien la valeur de la thèse présente, son ampleur, sa profondeur, ainsi que l'érudition, les connaissances et l'habileté de Jiří Hnilica. La qualité exceptionnelle de sa thèse est soulignée par les graphiques explicatifs et cartes bien choisis, insérés dans le texte, et par les annexes abondantes et bien organisées qui forment un volume séparé.

Je n'hésite pas à recommander sa thèse à la soutenance.

Milena Lenderová

Milena Lenderová